

LA PLACE DE LA FEMME  
DANS L'ÉGLISE ORTHODOXE  
*Par le père Guy FONTAINE*

*Groupe « El Fouad » - Liège – 22 septembre 05*

Ça commence dès la petite enfance, lorsque le prêtre fait entrer dans l'église l'enfant qu'il vient de baptiser, si c'est un garçon, il entre dans le sanctuaire, si c'est une fille, il reste devant l'iconostase. Pas question donc de voir une femme prêtre, a fortiori évêque, vous n'y pensez pas ! L'Église orthodoxe est fondamentalement misogyne, sexiste et le plus souvent le clergé est macho. Voilà la caricature. Evidemment, la réalité est bien plus nuancée.

Elle est faite, cette réalité, d'ombre et de lumière. Il ne faut pas chercher à cacher les zones sombres, mais une perception faussée ne doit pas non plus occulter cette richesse spirituelle qui, sans être toujours exprimée ni même assumée consciemment, est vécue au quotidien par les fidèles orthodoxes.

C'est précisément par le vécu que nous commencerons notre approche, avant de chercher dans les Écritures et la Tradition, les éléments qui

nous permettrons de répondre à cette question : « quelle est la place de la femme dans l’Eglise orthodoxe ». Une curieuse question au demeurant, qui a fait dire malicieusement à un auteur féminin que « les hommes seraient probablement fort surpris qu’on eût l’idée d’écrire sur la place de l’homme et les ministères masculins » dans l’Eglise. »

Car c’est bien de cela qu’il s’agit : le ministère, le sacerdoce. A quand des femmes prêtres ? Disons-le (au risque de nous répéter plus tard) et certains le clameront avec véhémence : la question ne se pose même pas ! Cette interrogation au sein de l’orthodoxie est d’ailleurs venue de l’extérieur. C’est dans les années 60, dans le sillage d’une forte percée du mouvement féministe – mouvement qui ne concernait que ce que l’on pourrait appeler l’Occident atlantique – que la question de l’ordination des femmes a soudain explosé au Conseil Œcuménique des Eglises.

Disons-le tout de suite – et j’emprunte à une femme ce commentaire – si l’on veut avoir une discussion paisible sur le sujet, et avec des femmes orthodoxes c’est parfois plus difficile encore qu’avec des hommes ou des théologiens, il faut commencer par écarter l’idée du sacerdoce féminin [...] en disant que « la question n’est pas

encore mûre », que « la réflexion théologique est encore à faire, etc.

Ajouter à cela que une difficulté supplémentaire lorsqu'on aborde ce thème, c'est que les considérations que l'on peut lire ou entendre proviennent soit d'un homme qui parle de la femme et de sa relation avec elle ou d'une femme qui parle de l'homme. Et ce n'est pas plus simple, croyez-moi, quand une femme se met à parler des femmes. En plus, il faut se garder en mémoire qu'aucun être humain ne peut s'empêcher d'être influencé, guidé, otage peut-être de son histoire personnelle et de l'expérience qu'il en a acquise. Les Pères de l'Eglise, on l'évoquera, ne faisant pas exception à cette règle.

Enfin, il faut éviter les pièges du langage et des slogans actuels que l'on assène parfois comme des vérités premières, éviter la révolte contre Dieu qui ne fait que retourner contre Lui une révolte contre le mâle. Véronique LOSSKY l'affirme : « Lorsqu'il s'exprime en termes de "libération de la femme" le féminisme est mal vécu, voire inacceptable, surtout pour la femme orthodoxe qui souvent n'en a tout simplement pas besoin. Le plus souvent elle peut remplir une vocation de femme de prêtre ou être chef de chœur ou laïque active et consciente de son appartenance à

l'Eglise, sans chercher une autre forme de pouvoir défini. »

Voilà qui nous fait entrer de plain-pied dans ce que j'appelais la réalité vécue de l'orthodoxie. Une réalité qui n'est pas homogène selon qu'on la cherche dans l'un ou l'autre pays ou dans la diaspora. Au sein même des communautés issues de l'immigration, le vécu, comme les idées, ne sont pas plus unanimes.

Une constante pourtant : le peu – sinon l'absence – d'esprit combatif chez les femmes orthodoxes pour ce qui est de leur place, de leurs droits dans l'Eglise et toute idée d'ordination sacerdotale.

Elisabeth Behr-Sigel – théologienne orthodoxe, grande défenderesse des droits de la femme, et auteur d'un livre « Le ministère de la femme dans l'Eglise orthodoxe – explique cette situation comme étant le résultat de facteurs multiples.

« Dans l'aire culturelle des Églises orthodoxes traditionnelles d'Europe de l'Est et du pourtour méditerranéen subsiste effectivement une forte tradition sinon du mépris de la femme, du moins de sa subordination à l'homme: une tradition intériorisée par beaucoup de femmes ! A cela s'ajoute que le contexte politique de régimes totalitaires auxquels, pendant des décennies,

étaient soumises les populations de l'Union soviétique, de la Roumanie, de la Bulgarie et dans une certaine mesure de la Serbie, n'étaient guère favorables à l'expression et à la discussion libre des idées. Tout mouvement de contestation - y compris la contestation féministe - était sévèrement réprimé.

Par ailleurs, les Églises, sous ces régimes, paraissaient faibles, luttant pour leur survie. À cette lutte les femmes - notamment les femmes russes - ont largement participé. Face à des problèmes autrement graves et urgents, la question de leur propre statut dans l'Église a pu leur paraître mineure.

Dans une Eglise tolérée seulement comme un vestige du passé, la question de l'accès de femmes au sacerdoce ne se posait même pas. On peut également évoquer un climat spirituel qui porte davantage à la prière et à une sorte de résistance non violente qu'à l'action et au combat.

Il y a enfin, chez les chrétiennes les plus réfléchies, la conscience -même quand elle ne s'exprime pas explicitement -du sacerdoce royal auquel participent tous les baptisés, hommes et femmes, quelle que soit leur fonction officielle dans l'institution ecclésiale.

La liturgie, selon le sens étymologique du terme, est l'œuvre commune de tous. Chacun, homme ou femme, est appelé à s'unir à l'offrande sacerdotale de l'Unique Grand Prêtre. »

A quoi Véronique LOSSKY ajoute : « le clergé orthodoxe étant marié, la femme occupe dans le « couple ministériel » une place réservée et ancestrale. La *matouchka* russe, la *presbytera* grecque sont d'un grand appui pour le prêtre, dans ses tâches pastorales notamment.

Rappelons que le prêtre s'est marié avant d'être ordonné et que c'est souvent une vocation commune qui s'exprime lors de son ordination.

Pour ce qui est de la société russe, il faut reconnaître que dans son histoire, elle a été et demeure antinomiquement patriarcale et matriarcale à la fois.

Et puis, il faut le dire, nombreuses sont les familles où les femmes (épouses, grand mères ou grandes sœurs) jouissent de pouvoirs occultes qu'elles préfèrent ne pas expliciter. Peut-être cet aspect du caractère national explique l'indifférence de certaines femmes russes au problème du sacerdoce féminin. Mais d'autre part, surtout dans les cas nombreux de conversion à l'âge adulte, on observe chez les couples un désir de restaurer la

dignité de l'homme russe et d'instituer des rapports d'amour et de respect mutuel total.

Dans certains milieux russes particulièrement conscients et avertis on observe un retour vers les valeurs historiques et traditionnelles orthodoxes. Ce retour n'est malheureusement pas dénué d'un danger de fondamentalisme qui s'exprime dans certaines « communautés de base » ou « confréries » nouvelles à vocations caritatives.

Certaines n'admettent toujours pas qu'un quelconque pouvoir de décision ou d'organisation puisse être détenu par des femmes. Des prêtres et évêques continuent à appuyer leur autorité sacerdotale sur le pouvoir qu'elle leur confère sur les fidèles en général (et les sous fidèles que sont souvent les femmes à leurs yeux).

Dans des coins assez reculés de Russie en revanche, on observe des situations inverses: le besoin étant très pressant, des femmes sont parfois investies de pouvoirs didactiques et pastoraux et pas seulement de tâches caritatives.

Les attitudes sont très variables dans la diaspora d'Europe occidentale, selon les paroisses et les réactions des prêtres et évêques et des fidèles. [...] ici ou là , lors de baptêmes, on fait entrer la nouvelle baptisée dans le sanctuaire, même

parfois si elle est adulte. Ce n'est qu'un détail, mais on sait le rôle que jouent les rites dans la pratique religieuse intime de chacun.

Dans d'autres paroisses, sans être conservateur ni même intégriste, les « dignitaires » sont tous des hommes, ce sont eux les « décideurs », tandis que les femmes servent le café et font le ménage.

L'attitude des fidèles aussi est très peu homogène. Dans les paroisses de France, notamment, il y a beaucoup de fidèles récemment convertis à l'Orthodoxie. Pour eux les traditions et rites orthodoxes se confondent souvent avec la Tradition. Ils ne savent pas, par manque d'expérience, discerner le détail de l'essentiel. L'apprentissage est long et ils ne voient souvent dans la Tradition que le rituel dont ils se pénètrent avec vénération. En néophytes, ils ne peuvent entendre ce que signifie la phrase de Vladimir Lossky « la Tradition représente l'esprit critique de l'Eglise ». L'œcuménisme ne les intéresse généralement pas ou seulement comme source d'instruction et de culture, et les défis de la division entre les chrétiens ne peuvent que rarement les troubler ou leur faire mal : qu'ils viennent d'un monde de non-croyants ou d'une autre confession, l'Orthodoxie leur apporte tout. »



D'une manière générale constate-t-elle encore « dans l'orthodoxie, la femme est assez généralement honorée et respectée ».

En Russie, la tradition des femmes chefs de chœur est très vivante, ce qui n'est pas le cas, toutefois, dans la pratique paroissiale grecque. Par contre, une femme – tout comme un homme non ordonné – peut administrer le baptême dans un cas exceptionnel (enfant en danger de mort, par exemple).

Dans ma paroisse de Liège, le chef de chœur, le marguillier, le secrétaire du Conseil paroissial, le trésorier (je cite ces fonctions au masculin) sont des femmes. Certains vous diront même, que c'est elles qui dirigent et que je n'ai rien à dire. Il faut avouer que certaines sont visiblement tentées par le pouvoir. Preuve que ce n'est pas seulement l'affaire des hommes.

Enfin, certains parleront du « monde de la femme », évoquant ces jeunes mères qui conduisent leurs enfants à l'église, où les bambins vont peut-être jouer, faire leurs premiers pas. Un désordre qui n'est pas sans étonner le visiteur étranger, mais qui fait partie de la célébration des offices dans une paroisse. Et la femme est la gardienne de cette vie.

L'image est belle. Trop peut-être. Pas parce que parfois le « saint bruit des enfants » comme on dit devient un chahut contre lequel il faut intervenir, mais par rapport à la femme elle-même. Se souvient-elle, cette jeune mère, des paroles prononcées sur elle par le prêtre le 40<sup>e</sup> jour après la naissance de son enfant : « lave toute souillure de son corps et de son âme au terme de ces quarante jours et rends la digne de communier » etc. 40 jours. La purification. Ici, c'est après l'accouchement, mais la femme est considérée comme impure pendant la période des règles, ce qui l'amène parfois à ne pas fréquenter l'église pendant ce temps d'un cycle pourtant tout naturel.

Elle ne vient pas à l'église parce que, de toute façon, elle ne peut pas vénérer les icônes, embrasser la croix à la fin de la liturgie et, bien sûr, communier. Cette conception – héritée directement du judaïsme et résultant des prescriptions du Lévitique – a été dénoncée par nombre de théologiens actuels et est généralement combattue par le clergé – en tout cas dans nos pays – mais elle reste bien ancrée dans la tête des femmes qui l'on si bien intériorisée que celui – fût-il prêtre – qui voudrait les en dissuader apparaîtrait comme lui-même impie !

Et on vous dira que cela fait partie de la Tradition de l'Eglise orthodoxe.

C'est vrai, puisque cela a été une règle. Mais c'est oublier ce qu'est la Tradition. Le mot a déjà été cité quelques fois. Le temps est venu de le préciser. Ce qu'on appelle la Tradition (le mot est écrit avec majuscule) c'est cet ensemble d'éléments qui – avec l'Écriture et l'hymnographie – constituent à la fois les piliers et les vecteurs de la spiritualité orthodoxe. C'est le talent que le maître a remis et qu'il convient de faire fructifier, le trésor de la foi mais aussi son dynamisme ; c'est la vigne que le père de famille a confiée et qu'il faut cultiver ; c'est un courant de vie, mais un courant qui charrie aussi des scories, des idées qui l'encombrent, qui peuvent détourner son cours, obstruer ses passages. Nous avons cité plus tôt cette phrase de Vladimir LOSSKY : « la Tradition représente l'esprit critique de l'Église » ; c'est comme un tronc sur lequel pousseraient des branches, certaines donnent du fruit, d'autres pas, certaines meurent et si on veut y faire un greffon, il faut qu'il soit de même nature, de même inspiration que la sève qui irrigue le tronc, sinon, il ne reprendra pas.

Les écrits des Pères de l'Église font partie de ce fonds appelé Tradition. Et ils n'ont pas été tendres pour les femmes, qu'ils soient grecs ou latins, moines reclus ou laïcs mariés. « La femme est tentation et la tentation est femmes ... La femme est la porte de l'enfer » disait Tertulien dont on disait pourtant qu'il aimait sa femme.

C'est simple, les Pères de l'Eglise croyaient en une infériorité de la femme voulue par Dieu. « Que le fondateur du Christianisme ait montré une sympathie libératrice envers toutes les femmes, comme le rapportent les Evangiles, semble ne pas avoir impressionné les créateurs de l'idéologie misogyne de l'Eglise » commente une théologienne grecque en évoquant cette image de la femme inspirée des Pères et demeurée intacte et conservée dans les livres de l'Eglise.

Ce sont ces livres, cette hymnographie byzantine si riche, qu'elle a étudiés, ces nombreux volumes utilisés par les chantres lors des offices. Ce qu'elle a cherché, c'est la figure d'Eve. Et son constat est pour le moins éloquent : « Pendant mille ans, écrite-elle, les poètes liturgistes byzantins ont composé des hymnes accumulant l'opprobre sur Eve, et dénigrant le monde féminin en son entier. »

Eve : citée trois fois dans la Bible devient une superstar dans les hymnes où elle symbolise son sexe. Et souvent pour le pire : « Eve transmet à tous la malédiction » chante-t-on à Noël et à Pâques. Elle est la « première pécheresse ». Serait-ce là son tort principal, d'avoir été la première ? Dans son Grand Canon pénitentiel chanté la première semaine du Grand Carême saint André de Crète se lamente : « mon âme

ressemble à Eve » elle a goûté « la nourriture du mensonge ».

Adam lui aussi a goûté au fruit défendu mais on n'en dit rien ! Pas plus que de son attitude lorsqu'il renvoie la faute à Dieu lui-même en disant : « c'est la femme que tu as mise auprès de moi ». Adam, lui, est peu souvent cité dans l'hymnographie. Normal : l'homme reflète la gloire de Dieu, ses délits sont voilés comme par la tunique qu'ils se sont mis, juste avant d'être chassés du paradis. Mais lorsqu'on parle de lui, l'homme a un nom alors que parfois on évoquera « Adam et sa côte » Lui, est reconnu comme une personne, la femme n'a pas de nom, la personnalité d'Eve est niée. Pourtant, elle semble se réincarner en chaque femme (et l'appellation fille d'Eve n'est pas une des meilleures références).

Assez curieusement, c'est dans les hymnes consacrés à des femmes qu'on la rencontre le plus souvent. Curieux ? Non, logique : les saintes femmes dont on chante les hymnes ne sont pas comme Eve la pécheresse. Il faut bien dresser un portrait sans nuances de noir de cette fille perdue pour mettre en valeur les qualités de celles que l'on n'hésitera pas à qualifier de la façon la plus masculine qui soit comme « des athlètes de la foi ».

Suivant cette logique, on comprendra pourquoi Eve apparaît de façon plus négative dans les hymnes à Marie. A la vénération sans limite à la Mère de Dieu correspond un véritable rejet d'Eve, elle est le repoussoir, l'incarnation de l'archétype des imperfections féminines, elle met en relief les perfections de Marie. Comme les Pères, les hymnographes attribuent le mal et le vice à la première Eve, les vertus et les bénédictions à la nouvelle Eve : Marie. La désobéissance, la mort, le péché, la douleur sont attribués à Eve, l'obéissance (vertu cardinale), la vie, la pureté et la joie à Marie.

C'est oublier cette icône. Celle qui est l'icône de Pâque que l'on désigne comme « la descente du Christ aux enfers ». Difficile pourtant de dire qu'on ne la remarque pas, c'est celle qui est mise en évidence chaque dimanche. Le Christ descend aux enfers pour en faire sortir Adam ... et Eve. C'est oublier le kondakion de la fête de la nativité de la Mère de Dieu où il est dit qu'Adam ... et Eve ont été délivrés de la corruption et de la mort. L'Eglise continue donc de condamner ce que le Christ lui-même a pourtant sauvé.

On retrouve cette ambiguïté – si on peut se permettre ce terme – dans les Ecritures. Avec cette évidence : tous les exégètes orthodoxes s'accordent pour souligner les rôles très

valorisants distribués par Jésus aux femmes, ainsi le Christ réserve à la femme une part plus importante dans les Evangiles que Saint Paul dans ses Epîtres. Et puis, il y a ces deux textes – plutôt ce qu'on en a fait – de la Genèse.

Citer quelques références (même si c'est un peu fastidieux) n'est pas inintéressant si l'on veut découvrir les sources de l'inspiration de hymnographes et des commentaires patristiques. J'emprunte encore cet inventaire à Véronique LOSSKY.

Il s'agit pour le récit de la création de Gn. 1, 27 (Dieu créa l'homme à son image; à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa) et pour le pouvoir de l'homme sur la créature Gn. 1, 28 (Dieu les bénit: « Soyez féconds, dit-il, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la »); pour la création de la femme, pendant le sommeil de l'homme, le récit se trouve en Gn 2, 21 -24.

Les textes pauliniens sont 1 Co 14, en 34-35, sur le don de prophétie, l'idée d'une hiérarchie « naturelle » et c'est de ces versets isolés que l'on tire habituellement les conclusions les plus absurdemment misogynes. Le texte le plus cité pour défendre l'égalité des hommes et des femmes dans l'Eglise et le dépassement par le Christ de toute distinction de race, nationalité, statut social et sexe est Ga 3, 28. Le 27<sup>e</sup> verset évoque le

baptême et le 28 enchaîne : « il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ; car dans le Christ Jésus, vous ne faites tous qu'un ».

1 Tim 2, 1 à 11 fournit une sorte de hiérarchie des sexes en exhortant les hommes à la prière pour tous les hommes, et les femmes à une conduite modeste : « Que la femme écoute l'instruction en silence et en esprit de soumission ». Col. 3, 3 parle de la sainteté qui est une vie cachée en Dieu .

En 1 Cor 11, il ne s'agit pas vraiment de supériorité de l'homme sur la femme : après avoir défini tous les privilèges de l'homme, l'apôtre termine le chapitre sur un retournement en affirmant : « si la femme a été tirée de l'homme, l'homme de son côté naît de la femme et tous deux viennent de Dieu ».

1 Tim. 2, 5-6 parle de la seule médiation, celle du Christ : « Car il n'y a qu'un Dieu, et qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, qui est homme lui-même qui s'est donné pour tous en rançon ».

Dans sa première épître, Pierre (2, 9) parle de tous les croyants et dit: « Mais vous êtes une race élue



, un sacerdoce royal , une nation sainte, un peuple acquis à Dieu. »

Enfin il ne faut oublier le texte de St. Paul qui a donné lieu à tant de discussions et controverses. En Eph. 5, verset 21 à 33, lu durant l'office du mariage dans la tradition orthodoxe russe, l'apôtre détaille les rapports entre les époux et les liens de soumission et d'amour qui doivent les unir ; le chap.6 poursuit sur les rapports entre les parents et les enfants.

Revenons sur ce fameux Eph 5. Je le cite dans la version TOB : « Vous qui craignez le Christ, soumettez-vous les uns aux autres ; femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Eglise, lui le Sauveur de son corps. Mais, comme l'Eglise est soumise au Christ, que les femmes soient soumises en tout à leurs maris. Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle ; il a voulu ainsi la rendre sainte en la purifiant avec l'eau qui lave, et cela par la Parole ; il a voulu se la présenter à lui-même splendide, sans tâche ni ride, ni aucun défaut ; il a voulu son Eglise sainte et irréprochable. C'est ainsi que le mari doit aimer sa femme, comme son propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Jamais personne n'a pris sa propre chair en aversion ; au contraire, on

la nourrit, on l'entoure d'attention comme le Christ fait pour son Eglise ; ne sommes-nous pas les membres de son corps ? C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne formeront plus qu'une seule chair. Ce mystère est grand : moi, je déclare qu'il concerne le Christ et l'Eglise. Eu tout cas, chacun de vous, pour sa part, doit aimer sa femme comme lui-même, et la femme, respecter son mari. »

On imagine aisément le dégât que l'on peut faire d'une phrase tirée de son contexte et combien, globalement, ce texte peut faire dresser les cheveux sur la tête de la plus tiède des féministes.

Des exégèses, plus ou moins complaisantes, ont tenté d'amortir le choc. On peut évidemment rappeler que ce texte à été écrit à une certaine époque, dans une certaine culture, par un homme qui a une certaine expérience. On peut évoquer la nécessité pastorale, comme quand l'apôtre s'adresse à la communauté de Corinthe où la libération des mœurs féminines prenait des proportions extrêmes, posant le problème de la pudeur, tandis qu'apparaissait la nécessité de lutter contre le culte d'Aphrodite répandu en Syrie, en Grèce et à Rome. Paul doit faire preuve de fermeté dans une Eglise naissante.

Ce sont sans conteste des éléments que l'exégèse historique – sans être complaisante – peut mettre en lumière. Et puis, il faut aussi rappeler, comme nous le faisons en début de cet exposé qu'aucun être humain ne peut s'empêcher d'être influencé, guidé, otage peut-être de son histoire personnelle et de l'expérience qu'il en a acquise. Et saint Paul n'échappe pas à cette règle. Pourtant, déjà à ce niveau, une remarque s'impose : l'insistance de l'apôtre n'est pas tant sur la soumission de la femme, qui allait de soi dans les sociétés juive et grecque, que sur la réciprocité du respect et de l'amour qui caractérisent les relations nouvelles dans le royaume de Dieu.

En tout cas, ce passage doit se lire à la lumière de ces versets aux Galates (27-28) : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus d'esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. »

Il n'y a plus l'homme et la femme. La différence de sexe n'est pas niée, elle est transcendée ou, comme l'écrit Elisabeth BEHR-SIGEL : « Dans la communauté nouvelle, dont l'Eglise est la matrice, hommes et femmes sont appelés à se réaliser non les uns contre les autres, non dans la rivalité, mais ensemble, les uns avec et vers les autres, en de

« multiples rapports d'amitié, de conjugalité, selon une réciprocité de service et une mutualité où se reflète la communion dans la distinction du Fils et de l'Esprit en leur accomplissement de la volonté du Père ».

La vraie « rencontre de l'homme et de la femme, écrit pour sa part le métropolite du Liban, Georges KOHDR, se retrouve dans le Nouveau Testament, dans le dépassement de la masculinité et de la féminité à la fois et dans ce qui, tout en la préservant fait revenir la nature, par la grâce, à son statut originel d'avant la chute, c'est-à-dire avant qu'Adam et Eve n'aient réalisé leur nudité. Le dépassement, non l'élimination, de la différence permet le passage à l'être unifié dont il est dit dans les écritures qu'il a été « créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ».

Un seul être, Marie, a réalisé ce dépassement. Elle a été bienheureuse parce qu'elle a écouté les paroles de Dieu et les a gardées dans son cœur, et non parce que ses entrailles qui ont porté Dieu et ses seins qui l'ont allaité ont expérimenté une joie sur le plan biologique. C'est tout le sens de la réponse de Jésus (dans l'évangile de Luc qui est lu à toutes les fêtes de la Vierge) : à la femme qui s'écriait « heureuses les entrailles qui t'ont porté et les mamelles qui t'ont allaité », Jésus disait

« heureux plutôt celui qui écoute la parole de Dieu et qui la garde ».

Pensées purement évangéliques et détachées du réel ? Non. Écoutons encore Véronique LOSSKY : « Dans l'orthodoxie au sens large, le sens de la personne est suffisamment aigu pour transcender les différences sexuelles, si importantes soient-elles. Il est bien plus important pour une femme orthodoxe, comme pour toute chrétienne, je crois, d'être la bien-aimée de Dieu, de répondre à Son appel, de se retrouver parmi les élus et d'être sauvée, que d'espérer être un jour femme prêtre ou femme évêque. Et la libération ne rejoint pas du tout le sens que le mot prend dans les expressions connues, concernant les « femmes libérées ».

Mais voilà, le Christ, lui est un homme. Certains, même, vous diront que Dieu, dans toutes les langues et un nom masculin ; mais, vont ajouter d'autres l'esprit – dans les langues sémitiques – est féminin. Ce qui permet à certains de parler de maternité hypostatique sans introduire de considération sexuelle dans la Trinité. Nous laisserons cette piste de côté pour en venir aux Évangiles.

Le fait que le Christ se soit incarné homme est absolument normal, étant donné que l'événement s'est produit dans un type de société juive

particulier, aux structures patriarcales. Les femmes n'y avaient pas la parole. Mais c'est bien cette société qu'il a choisie pour l'Incarnation. Et Il en a brisé de nombreux carcans : de fréquentes rencontres et des conversations importantes avec des femmes sont rapportées dans les Evangiles.

On a en même dressé la liste : la Samaritaine à laquelle le Christ révèle qu'Il est Dieu (les apôtres sont tout « étonnés » de voir le Christ parler avec une femme, à plus forte raison une Samaritaine) ; La conversation avec Marthe et Marie ; l'apparition à Marie-Madeleine après la Résurrection.

Les femmes qui se sont attachées à Jésus, qui ont eu la primeur de la résurrection, apparaissent ainsi comme égales aux apôtres.

Marie-Madeleine occupe une place particulière, elle reçoit de Lui le programme du salut pour les humains, elle doit annoncer à ses frères la résurrection et le dessein eschatologique de Dieu. Il n'y a pas eu d'apôtres femmes, mais c'est elle qui assume alors le rôle d'un apôtre.

Attardons-nous un moment sur cette rencontre. Lors de son apparition à Marie-Madeleine, le Christ lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? ». Elle pleure celui qu'elle aime, qu'elle a aimé et qui n'est plus. Celui-là n'est plus car Il est ressuscité. Il s'agit

maintenant d'introduire Marie-Madeleine à une nouvelle perception du Christ : « Ne me touche pas ainsi » dit-il. Cela veut dire: « Je ne suis pas le même, ne me considère pas pareil à celui que j'étais avant la Passion. A présent je suis un autre, je ne suis pas celui que tu as cherché en pleurant ». En effet personne ne le reconnaît. Marie-Madeleine le prend pour le jardinier. Elle se retourne et, alors seulement, elle Le voit, avec cette perception nouvelle. Elle vit une conversion, c'est sa foi qui lui fait dire « Maître ». Elle a compris que ce n'est plus le Christ historique qu'elle a devant elle, mais le Christ ressuscité, le Christ de la foi.

Toute cette symbolique si riche, ce langage du cœur est bien au-delà d'un débat sur la place des femmes dans l'église et même sur leur rivalité avec les hommes. Le problème est complètement dépassé par la Résurrection, et les hommes en sont transfigurés. Les hommes et les femmes naturellement !

Mais fallait-il que ce fût une femme qui vécût cela. Un homme aurait peut-être réagi tout autrement. Les femmes de l'Évangile ne sont ni des faire valoir, ni des figurantes. Marie, la sœur de Lazare, versa de la myrrhe sur les pieds du Christ et les essuya avec ses les cheveux (Jean 11: 2), donnant à la tendresse de Jésus l'occasion de

s'exprimer par un geste plein de chaleur. Et ce n'est pas une coïncidence, ni fortuitement que le Livre Saint dit à propos de ces personnes: « Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare » (Jean 11: 5), comme s'il s'agissait d'une relation particulière en contradiction avec les attitudes généralement guindées et conventionnelles du milieu juif par rapport aux femmes.

Jésus se laisse toucher par des femmes (au double sens physique et spirituel du terme). Pourtant, à elles comme aux autres – les esclaves par exemple – il ne propose pas des slogans de libération. Pour ce qui est des femmes, son refus de la lapidation en élargissant la notion même de péché (« que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ») et la proclamation de l'indissolubilité du mariage qui conteste la coutume juive de la répudiation sont pourtant des éléments que l'on pourrait dire concrets ou sociaux.

Pour clore ces considérations sur les Ecritures en revenant à la Genèse, on peut dire que tirée de l'homme, la femme ne lui est pas inférieure, mais intérieure. C'est cela le cri d'Adam : « elle est chair de ma chair, os de mes os. »

L'Évangéliste Matthieu exhorte à déchiffrer les signes des temps (Mt 16,3-4) : « Le matin vous dites : aujourd'hui c'est de l'orage, le ciel est rouge



sombre. Ainsi vous savez interpréter l'aspect du ciel, et vous ne pouvez discerner les signes des temps. »

La Tradition invite les orthodoxes à ce qu'on pourrait appeler une relecture permanente des Ecritures. Evidemment, tendre à actualiser l'écriture, ce n'est pas vouloir lui faire dire ce que l'on désire, c'est se mettre humblement à l'écoute de la parole divine et chercher à discerner la volonté de Dieu pour aujourd'hui. IL convient de bannir une lecture « contemporaine » tout comme éviter de reproduire simplement la lecture des Pères que la vie avaient éloignés de la femme et qui dans leur discours à son sujet en ont généralement parlé avec une rigueur dénonçant l'effroi et une injustice frisant l'aveuglement. Disons à leur décharge que l'ascèse a pu favoriser cette exclusion dans une Rome impudique.

Il faut bien admettre – mais ce n'est pas toujours aussi évident que cela pour les fidèles eux-mêmes – que nous ne sommes pas devant un discours divin, sans mélange, libre de toute influence sociologique. Il faut distinguer ce qui est réellement inspiré par Dieu à travers les sentiments humains qui habitent l'auteur juif de la Genèse ou l'auteur des épîtres marqué à la fois par son origine hébraïque et la civilisation romaine. Ce qui revient à chercher dans ces couches qui font les textes

sacrés, le filon d'or qui le rattache à l'inspiration divine vivante.

C'est à la lumière de cette démarche qui doit être à la fois ascétique et ecclésiale qu'il faut redéfinir la place de la femme dans l'Eglise.

Le monde moderne a découvert le rôle culturel de la femme, lui a donné d'exprimer créativité et dignité. L'Eglise n'est pas à l'avant-garde en ce domaine et verrait plutôt la femme dans son foyer où elle fait preuve, évidemment, d'une attitude de soumission.

Le problème de la place des femmes dans l'église avait été posé à la conférence d'Agapia (1976), organisée par le COE mais sur invitation du Patriarcat de Roumanie et les conclusions recommandaient d'explorer de nouvelles formes de service des femmes dans l'Eglise, plus en rapport avec les besoins du monde actuel.

Des débats ont eu lieu sur ce sujet au cours d'une rencontre du COE à Sheffield en 1981, à la suite de trois années de discussion préparatoires. Elles ont abouti à un rapport final assez nuancé, mais aussi à une « Lettre aux Eglises » dont les auteurs disaient qu'elle était « inspirée du Saint Esprit », tandis que les Orthodoxes, en particulier, l'ont perçue comme un scandale .

Pourtant, il faut oser dire – sans préjuger de la suite de la réflexion – que ce qui était impensable dans les conditions culturelles d'une époque donnée peut devenir une exigence morale et spirituelle pour le chrétien dont la conscience a acquis plus de maturité. Inscrite dans le dynamisme de l'évangile, la libération des esclaves n'est devenue un devoir impérieux qu'au 19<sup>e</sup> siècle !

A Rhodes (30 octobre-7 novembre 1988) une consultation sur la place des femmes dans l'Eglise a réuni 18 femmes pour 60 théologiens mais, comme certains l'ont fait remarquer : « la voix d'une femme comptait comme celle d'un évêque »

Sur le fond, l'accord des orthodoxes ne pose aucun problème sur l'affirmation non pas *l'identité*, mais *l'égalité* entre hommes et femmes dans l'Eglise, la distinction ne dénotant aucune forme de supériorité de l'un ou l'autre sexe devant Dieu. Mais de nos jours, ces phrases résonnent encore en certains coins reculés du monde orthodoxe comme des vœux pieux.

Dans d'autres lieux, dans d'autres cas, certains prônent l'ordination de femmes diacres, tout en préparant le terrain pour une ordination à la prêtrise.

Le problème du sacerdoce féminin – puisque c'est essentiellement de cela qu'il s'agit – est souvent vécu de façon douloureuse parmi les Orthodoxes qui actuellement s'affrontent avec violence ou en sous-main sur le travail œcuménique.

C'est le cas notamment de tout un secteur de l'église russe, intégriste, fermé, anti-occidental, où l'on va jusqu'à dénoncer l'œcuménisme comme une forme d'hérésie moderne et le COE comme une sorte de supra église syncrétiste et ouverte à tous les compromis. Or ce sont les contacts avec les églises sœurs qui posent le problème de l'ordination des femmes à la prêtrise. Donc, hors l'œcuménisme, on pourrait l'ignorer ou s'en passer. Mais ce qui est nouveau, c'est que la situation s'est inversée et sous l'influence d'un œcuménisme bien compris, ce sont désormais les Orthodoxes qui sont amenés à justifier le fait que l'on n'ordonne pas les femmes dans l'orthodoxie.

La décision prise en conscience des Églises qui ordonnent des femmes doit être respectée. Mais qu'à leur tour, les représentants de ces Églises abandonnent l'idée qu'on puisse forcer la main aux orthodoxes en posant des actes dits « prophétiques ». C'est seulement dans le respect mutuel des consciences que nous pouvons et devons avancer vers l'Unité.

Car il faut le dire sans ambages, les Orthodoxes ne peuvent pas et ne doivent pas céder à une quelconque pression extérieure. Ce n'est pas parce que viendrait un moment où l'on dirait que toutes les Eglises du monde ordonnent des femmes à la prêtrise que l'Eglise orthodoxe devrait décider d'en faire autant.

Ils ne peuvent pas non plus céder à un fondamentalisme rampant qui menace actuellement l'orthodoxie et qui voudrait réactiver l'argument que l'on ne peut concevoir un sacerdoce féminin parce que cela ne s'est jamais fait. En attendant que des décisions soient prises et surtout sans que n'importe quelle démarche intempestive soit tout à coup déclarée « acte prophétique », les théologiens ont commencé une réflexion sur le problème, elle se doit d'aboutir. C'est sans doute la raison pour laquelle les décisions sont lentes: elle ne tardent pas, elles patientent.

Le Métropolitain Antoine de Souroje écrivait : « La question de l'ordination des femmes au sacerdoce ne fait qu'être posée. Pour nous, orthodoxes, elle nous vient "du dehors". Elle doit nous devenir "intérieure". Elle exige de nous une libération intérieure et une communion profonde avec la Vision et la Volonté de Dieu, dans un silence priant. »

Un prêtre, commente encore Véronique LOSSKY, est ordonné dans un milieu précis pour une fonction concrète, une tâche définie, une demande explicite lui est faite et il a la vocation de devenir le ministre d'une paroisse. Si la nécessité s'en fait sentir, si Dieu le veut, si l'Esprit Saint l'insuffle, on le comprendra tous et des femmes orthodoxes, de Russie, de Grèce ou d'une autre région du monde européen ou africain, seront ordonnées à la prêtrise. A condition que cette ordination ne soit pas une cause de choc psychologique, de scandale, voire de schisme, mais qu'elle annonce l'expression nouvelle d'un besoin, d'un consentement, de la conciliarité de l'Eglise.

« L'important, en tout cela, conclut le Métropolite Georges Khodr, est que l'Eglise se libère, dans ce domaine, de ce qu'elle a hérité du judaïsme et de l'arbitraire de siècles d'oppression de la femme, et que le croyant œuvre à la libération de l'être intérieur et des hommes et des femmes. Dis-moi ce que tu penses de la femme, je te dirai qui tu es. Si tu crois en elle, en ses potentialités illimitées et en une coopération dans l'honneur, tu auras cheminé avec le Christ. Si tu acquiesces en toi une âme féminine, douce, obéissante, humble, non despotique, se découvrant épousée de Dieu, la femme t'apparaîtra alors transfigurée comme un être assis sur la lune. Et toi, tu lui apparaîtras comme un être assis sur le soleil. Le soleil et la

lune sont ces astres de lumière créés pour régler l'ordre des jours et des nuits, c'est-à-dire le cours du temps. Nous les peignons de part et d'autre du Crucifié pour signifier que l'homme et la femme, ensemble donnent la résurrection à l'univers. »

## **Bibliographie.**

Elisabeth Behr-Sigel  
**Le ministère de la femme dans l’Eglise**  
*Cerf – 1987*

Elisabeth BEHR-SIGEL  
**L’ordination des femmes : un problème œcuménique**  
**Développements récents dans la sphère de l’Eglise orthodoxe**  
*CONTACTS – N°150 - 2<sup>e</sup> trimestre 1990*

Eva Catafyglotou Topping  
**Eve humiliée**  
*Contacts – n°156 – 4<sup>e</sup> trimestre 1991*

Georges KHODR  
**La rencontre de l’homme et de la femme chez les chrétiens du Moyen-Orient**  
*Contacts – n°156 – 4<sup>e</sup> trimestre 1991*

France QUERE  
**Expérience et révélation**  
**Réflexions sur deux textes de saint Paul concernant le couple**  
*Contacts – n°156 – 4<sup>e</sup> trimestre 1991*

Véronique LOSSKY  
**Quelques réflexions sur la place de la femme dans l’Eglise orthodoxe**  
*Contacts – n°159 – 3<sup>e</sup> trimestre 1992*

Véronique LOSSKY,  
**Le ministère des femmes d’un point de vue orthodoxe. Une relecture.**  
*Contacts, n°174, 2<sup>e</sup> trimestre 1996*



## ANNEXE 1

### SAINT PAUL

La théologienne France QUERE propose une lecture intéressante, en cinq temps, de ces considérations pauliniennes, analysant Eph 5, 1-33 et 1Co 11, 1-16.

Elle détermine ainsi cinq couches dans son approche.

1 – couche légaliste : Paul parle en homme traditionnel, de son époque, il est conservateur (pour ne pas dire opportuniste) il se veut rassurant, il n'est pas là pour faire la révolution, bousculer l'ordre social, les bases de la famille.

2 – couche sociologique : il connaît les mœurs de son temps : l'homme vit au dehors, travaille et il peut être tenté par les plaisirs de la ville donc trahir sa conjugalité. La femme au foyer est vraiment la « maîtresse » de maison, elle y a un pouvoir indéniable (le repas et le repos sont des moments où l'homme est à sa merci). Aux femmes, il dit d'obéir à l'homme d'aimer : les premières pour qu'elles n'abusent pas du pouvoir naturel qu'elles ont chez elles, les autres pour qu'ils ne se laissent pas aller l'infidélité.

3 – couche psychologique. l'homme vit dans la sphère politique, la femme, dans la sphère familiale. Famille et cité sont deux catégories très différentes, homme et femme les incarnent, leur rencontre est donc celle de deux univers : il faut que cette rencontre soit harmonieuse

4 – moral : l'homme est chargé de beaucoup plus de devoirs que son épouse ; c'est à Adam que l'ordre de ne pas manger du fruit défendu a été donné ; la puissance qui fonde les devoirs de l'homme aboutit à l'effacement de la puissance, en conformité avec la croix du Christ ; « aimer engage en effet beaucoup plus que craindre »

5 – théologique : quand Saint Paul parle d'aimer son épouse comme sa propre chair, il ne fait rien d'autre que rappeler le commandement fondamental « aimer son prochain comme soi-même » ; le fusionnel date du romantisme ; « je suis un autre pour l'autre, et l'autre est un moi comme moi » ; mais l'homme ne cesse de diviser ce que Dieu a uni.

## ANNEXE 2

### DIACONAT

Diaconat féminin (mais lequel ? Liturgique ou service)

#### LOSSKY

Une résolution adoptée au cours d'une des réunions suggère que l'on pourrait permettre aux femmes d'accéder par imposition des mains aux ordres inférieurs (sous-diacres, lecteurs, chantres, enseignants). NDLR : les chantres (femmes) sont nommées.

Le diaconat féminin a sans doute existé dans l'orthodoxie depuis le II<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XI<sup>e</sup> à peu près. Mais un certain désordre subsiste dans la description qu'en font actuellement les théologiens. Il subsiste un flou désagréable dans la définition même du diaconat : ordre majeur, "ordre mineur" ?

Les arguments en faveur du renouvellement d'un diaconat féminin peuvent receler un véritable piège qui consisterait à "ordonner" les femmes dans un "ordre mineur" pour mieux les empêcher d'accéder à tout ordre "majeur".

" Les diacres représentent au sein de l'Eglise sa vocation de servante dans le monde " (Baptême. Ministère. Eucharistie). Dans cette évaluation, on voit mal ce que le diaconat apporterait de plus aux femmes : ne sont-elles pas déjà, dans beaucoup de paroisses, les servantes qui organisent, nourrissent, confortent, veillent au côté matériel de la vie paroissiale, jouant de plein gré le rôle de Marthe, tout en assumant entièrement celui de Marie ?

## ANNEXE 3

### SACERDOCE

**LOSSKY** :

Le sacerdoce est un **service** et **non un pouvoir** (le Christ a lavé les pieds de ses disciples + celui qui veut être le premier doit se faire serviteur) mais la notion de pouvoir **est fortement ancrée** dans la conscience et lorsqu'on parle de sacerdoce – et surtout quand on s'élève dans la hiérarchie – c'est bien d'un réel pouvoir qu'il s'agit.

Les arguments contre :

- s'il fallait des femmes-prêtres, il y en aurait depuis longtemps
- ça ne s'est jamais fait, il y a bien une raison à cela
- le prêtre est l'icône du Christ (donc nécessairement un homme)
- ce serait un schisme colossal
- la question n'est pas analysée, fondée ...

Les femmes orthodoxes, contrairement à ce qu'on voudrait peut-être leur faire dire, n'ont pas besoin du sacerdoce comme d'un pouvoir qu'elles n'ont pas encore afin de remporter une mini victoire dans la guerre des sexes.

**BEHR** :

Marie, offrant son Fils à Dieu au Temple de Jérusalem puis communiant à son sacrifice au Golgotha n'est-elle pas la figure de l'Eglise offrant le sacrifice eucharistique en union, par l'Esprit, avec l'unique grand prêtre ?

Il s'agit cependant d'avancer et d'abord débarrasser l'Église orthodoxe, en sa socialité historique, d'éléments adventices qui occultent le visage de la Fiancée « sans rides et sans tache ». Tels sont les tabous sexuels concernant les femmes qui y persistent: tabous véhiculés par l'Ancien Testament mais qui remontent à l'âge néolithique où ils avaient, sans doute, un sens que nous avons oublié. Cette tâche, à certains points de vue, me paraît facile et déjà en grande partie réalisée. Les théologiens réunis à Rhodes ont écarté l'idée d'une impureté corporelle de la femme. Mais il s'agit de dire ces choses clairement de façon que le message soit aussi entendu par le simple peuple orthodoxe qui reste trop souvent prisonnier de prescriptions archaïques dépourvues pour lui de toute signification.

**LOSSKY**

Une théologienne orthodoxe américaine, spécialiste de patrologie, Verna F.Harrison, insiste beaucoup sur certains dangers de l'argumentation orthodoxe contre l'ordination des femmes à la prêtrise. La conclusion de la théologienne paraît pleine de bon sens, d'esprit de charité et en même temps d'ouverture : « Le caractère masculin du prêtre occupe une place importante dans la prière communautaire orthodoxe. Mais n'oublions pas que cet aspect entre dans un ensemble plus vaste. Il contribue à l'unité d'amour et de plénitude de vie en Christ auxquelles tous, hommes et femmes, nous sommes appelés à participer. L'amour et la vie nous sont offerts par Dieu sans limite, nous pouvons tous tout recevoir par l'humilité et le repentir, quelles que soient nos circonstances ou nos limitations humaines » . Et plus loin « La vie

dans l'Eglise ne doit jamais devenir légitimement un instrument d'oppression. Lorsque cela arrive, nous devons nous repentir »

L'argumentation du Métropolitaine Antoine de Souroje (18) repose sur le récit de la Genèse. L'être humain a été créé homme et femme avant le péché. Il a donc existé une harmonie dans la différence des sexes. **C'est le péché qui introduit les conflits et les concepts d'infériorité et de puissance . Et il n'est pas juste que dans le service de Dieu , représenté par le sacerdoce, cette situation conflictuelle soit légitimée.** Par conséquent l'harmonie recherchée des sexes ne peut qu'encourager la prêtrise des femmes, comme celle des hommes, au service et à la gloire de Dieu.

Pourtant c'est dans le milieu des théologiens éclairés, en Russie ou en Grèce et en Orient que l'on pourrait espérer voir apparaître une véritable réflexion sur la nature même du ministère, qu'il s'agisse du prêtre ou de l'évêque. La valeur iconique du Christ est pour le moment une véritable pierre d'achoppement: lorsqu'on interroge les gens compétents, théologiens et historiens sur la masculinité du prêtre, ils expliquent que le prêtre qui préside à l'Eucharistie représente le Christ et que le Christ s'est incarné homme. La réflexion ne va généralement pas plus loin. Or on sait bien, en écoutant les paroles de **l'épiclese**, qui citent les paroles du Christ à la Sainte Cène , que **le Christ appelle tous les chrétiens, homme et femme à y participer et s'il le fait par l'intermédiaire du prêtre -homme, c'est qu'à la Sainte Cène non plus les femmes n'étaient pas présentes au repas ( peut-être étaient elles aux cuisines !).** Toutefois à la Pentecôte, la Sainte Vierge était présente et, comme tous les apôtres, elle a reçu l'Esprit Saint. Notre salut passe par la Résurrection du Christ, né de la Vierge, et tous \_ hommes et femmes, nous y sommes appelés. Si l'on pense que le prêtre ne peut-être qu'un homme parce qu'il représente le Christ à l'Eucharistie, ne peut on aller plus loin et se dire que le **Christ qui est venu pour sauver les hommes et les femmes les représente tous dans son humanité ?**